

Compte-rendu d'évasion établi le 24 AVRIL 1978 par le Capitaine de Réserve BRAUN Albert-Henri  
Rue Pougny 52270 DOULAINCOURT

## EVASION DE LA PRISON MILITAIRE

ALLEMANDE "FURGOLE".

Place des Hauts Murats à Toulouse

Haute-Garonne

[...] Nous arrivâmes à Toulouse vers 4 h 1/2 du matin. Le camion stoppa rue Maignac (rue des Martyrs). Les soldats déchargèrent les caisses et nous conduisirent à la prison militaire Furgole, Place des Hauts Murats.

Après les formalités d'usage (identité, empreintes digitales, photographie, fouille minutieuse) on nous poussa dans une cellule déjà occupée par une quinzaine de prisonniers. Cette pièce, trop exigüe vu le nombre d'internés, était éclairée par 2 fenêtres munies de barreaux d'acier. Parmi les prisonniers se trouvaient le Commandant ROBINET, originaire des Vosges, le Capitaine RIGALD, plusieurs lieutenants dont j'ai oublié les noms.

J'appris que la cellule voisine était occupée par le Colonel CAHUZAC. .

Quelques jours suffirent pour nous adapter à cette nouvelle vie. L'horaire était ainsi conçu :

- Lever 7 h puis toilette (les lavabos se situaient dans le fond de la cour)
- 8 h petit déjeuner composé d'un liquide saumâtre en guise de bouillon, une maigre tranche de pain, seule distribution quotidienne.
- 12 h déjeuner, en marchant dans la cour, en colonne par un, avec interdiction formelle de s'arrêter et sous la garde de 2 sentinelles baïonnette au canon.
- 19 h 30 dîner dans la carrée
- 21 h appel fait par le commandant de la prison.

En guise de W.C., une alcôve avait été aménagée dans notre cellule et dans laquelle 2 latrines s'utilisaient au vu de tout le monde.

Peu à peu, l'appréhension d'être fusillé se dissipa dans mon esprit pour les raisons que voici :

1°) Les Allemands comptaient sur l'arrestation imminente de notre chef Monsieur PÊCHEUR ;

2°) J'avais appris, par les anciens de la cellule, que les cas graves devaient subir un internement de 3 mois dans cette prison de Toulouse, puis être dirigés vers le conseil de guerre allemand sis à Paris.

M'évader par un coup de force ? Opération irréalisable :

Chaque chambre avait son mouchard traditionnel et, pour comble, la majorité des prisonniers montraient une telle inertie et une telle lassitude qu'elles vouaient vraisemblablement toute tentative à un échec.

Dès le début de notre internement, j'avais remarqué que dans le plafond de l'alcôve, il existait une tache sombre.

Cette tache sombre m'intriguait, je décidai de passer à l'action, et, en premier lieu, de pousser une reconnaissance jusqu'au haut du plafond pour voir de plus près la nature de cette tâche. Le lendemain à 7 h je restai au lit, feignant de violentes coliques. La sentinelle vint vers moi et me dit "So, wachen". Je lui fis comprendre que je souffrais du ventre. L'Allemand ronchonne un peu puis finit par m'abandonner, il me verrouilla dans la cellule et rejoignit la chambrée qui descendait à la toilette.

Dès les derniers pas perçus dans l'escalier (nous nous trouvions à l'étage) je bondis hors du lit et me précipitai vers les tinettes. Le dos accolé à la cloison, les pieds appuyés au mur, à l'aide de mes avant-bras, je me haussai successivement. Je parvins ainsi à progresser et, au bout de quelques minutes d'effort, ma tête heurtait le plafond.

Malgré la pénombre, je pus distinguer assez nettement les détails du trou ; en fait de trou, il y avait peu de chose.

Quelqu'un, un prisonnier sans doute, ayant martelé le plafond avec un objet quelconque, avait fait tomber une partie du plâtre et arraché quelques liteaux ; ceux-ci découvraient au-dessus, une forte épaisseur de planche. Avait-il abandonné son projet ou bien était-il parti sur Paris avant d'entreprendre le perçage du plafond. Je l'ignore.

Devant mon impuissance présente, je redescendis découragé. Comment percer une telle épaisseur de bois sans le moindre outil. D'après la construction de la prison (vieille bâtisse datant d'avant 1914) je jugeai que les planches devaient avoir plus de 30 mm d'épaisseur.

Je me recouchai hâtivement : un bruit de pas se faisant entendre dans l'escalier : la chambrée remontait.

Mes camarades s'enquirent de mon état de santé. Je restai cette fois-là, couché jusqu'au soir pour éviter tous soupçons.

Je gardai espoir. L'idée d'évasion ne me quitta plus désormais.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans la monotonie habituelle.

Je confiai mes intentions à M. DARGELASSE. Celui-ci avait également aperçu la fameuse tache dans les tinettes. Je lui fis un compte rendu de ce que j'avais découvert et il m'affirma qu'il était prêt à tout tenter pour s'évader.

DARGELASSE voulut mettre au courant son adjoint de nos projets. Je m'y opposai. Il réussit cependant à me convaincre. Ma méfiance se justifiait du fait qu'un membre de notre équipe avait dû parler lors de notre arrestation. Les Allemands n'auraient pas dû trouver les armes.

M. LABOUDIGUE parut extrêmement sceptique quant à l'évasion par le plafond. Pour lui, il n'y avait qu'une solution : la force.

Après maintes discussions, il finit par se rallier à mon projet. Il est évident que nous ne pouvions couper les lignes téléphoniques et, vu la proximité du quartier-général de la 18<sup>e</sup> Région (occupée par l'Etat-major allemand), notre coup de force aurait été indubitablement réduit avant que nous fussions sortis de prison.

Quelques jours s'écoulèrent. Il y eut beaucoup de mouvement au sein de la prison. Des prisonniers furent rassemblés pour le départ. Les uns pour Paris, les autres directement vers les camps de concentration de Dachau, Mathausen et Buchenwald.

Mais s'il y eut des départs, il y eut aussi beaucoup d'arrivées. Il devait y avoir un regain d'activité parmi les agents de la Gestapo, car il n'était pas rare de voir 20 à 30 nouveaux prisonniers par jour.

Quelques-uns furent affectés dans notre cellule, parmi lesquels se trouvait un romanichel de 17 à 18 ans qui avait dérobé les pneus d'un camion allemand. Je me liai d'amitié avec lui, car, au cours d'une confidence, il m'avait avoué avoir gardé son couteau "un Vendetta Corse". Les Allemands l'ayant pris sur le fait, il fut fouillé, mais le Vendetta resta dans sa chaussette.

Un couteau dans la cellule, ce fut une nouvelle lueur d'espoir. Mais je demeurai inquiet cependant à cause d'une indiscretion possible. Il n'en fut rien. Tous les prisonniers sans exception, se servirent du couteau pour les repas ou pour se tailler un couvert dans les planches du châlit. Nous étions les deux plus jeunes de la chambrée, lui 18 ans, moi, 19 ans.

Le lendemain, je feignais à nouveau d'être malade, et durant la toilette de mes compagnons, m'emparant du couteau caché dans la paille, je pus agrandir le trou et arracher quelques liteaux de plus. Ce travail devenait de plus en plus pénible, vu la position inconfortable et le manque de nourriture. Pendant plusieurs semaines, je travaillai ainsi seul et très lentement. Je plaçai à chaque opération, une couverture sur les latrines pour pouvoir recueillir les plâtres et les vider ensuite dans les tinettes.

Pour éviter tout soupçon, mes deux compagnons se trouvaient toujours volontaires dans ces moments pour la corvée des tinettes, afin de pouvoir évacuer discrètement les détritiques.

J'avais réussi à glisser la lame du couteau (que j'employais bien sûr, à l'insu du romanichel) dans l'interstice de 2 planches et rognais le bois ainsi, à en perdre haleine, voire même jusqu'aux limites de la résistance humaine.

Nous fûmes bientôt une cinquantaine dans la cellule. Les prisonniers affluaient. On manquait d'air, à ce point que les Allemands firent appel à des ouvriers français pour construire de nouvelles cellules.

Nos conciliabules devenaient de plus en plus rares : nous risquions d'être entendus par les autres. M. LABOUDIGUE me remplaça plusieurs fois. M. DARGELASSE s'occupait de l'eau, de la nourriture et de l'opinion de la chambrée vis à vis de nous, nous signalant ceux dont nous devons nous méfier plus particulièrement ; il y avait un mois que nous étions "au secret", période pendant laquelle il nous était absolument interdit de communiquer avec l'extérieur.

Ma famille, tenue au courant de mon arrestation par le truchement d'un ouvrier maçon, m'envoyait régulièrement, chaque samedi, un colis de linge et j'avais la permission de remettre le souillé en échange.

Nous nous trouvions vers la fin de juin environ. Ce matin-là, j'étais resté dans la chambre pour l'opération habituelle et, lorsque toute la chambrée fut remontée, M. LABOUDIGUE vint vers moi, muni d'une gamelle d'eau pour ma toilette et me remit en même temps un objet long, métallique, enveloppé dans sa chemise. "Cache ça", me dit-il.

Personne n'avait remarqué son geste. Je glissai l'objet sous la couverture et poussai du pied sa chemise vers lui. L'objet en question était une tarière que je plaçais ensuite dans la paille. Il m'expliqua que les ouvriers maçons avaient laissé une caisse d'outils assez loin de leurs travaux. Or, à proximité, un fil de fer était tendu à hauteur d'homme ; il avait demandé la permission à la sentinelle d'utiliser ce fil pour suspendre sa couverture. Elle constituait un écran parfait entre la caisse et l'Allemand.

Lorsqu'il eut terminé sa toilette, il passa derrière la couverture, fit semblant de la battre, prit l'outil, enleva sa couverture sous le nez des sentinelles et regagna la cellule avec le restant des prisonniers. Un jour s'écoula. J'étais inquiet d'avoir cet engin dans ma paillasse. Je le fus doublement par la suite, lorsqu'un ingénieur radio, dont j'ai oublié le nom, nous annonça qu'un ouvrier venait de signaler la disparition de l'outil. La sentinelle prévint aussitôt le commandant. La discussion eut lieu sous notre fenêtre et l'ingénieur comprit qu'une fouille générale des cellules aurait lieu.

Une fouille dans la cellule, "c'était la catastrophe".

L'anéantissement définitif de nos possibilités d'évasion, sans parler des conséquences....

La situation était dramatique, il convenait d'y remédier sur le champ. Fort heureusement, je parvins à résoudre ce problème avec l'aide de DARGELOSSE.

Profitant de l'inattention des autres prisonniers, la tarière cachée sous ma chemise, je me dirigeai vers l'alcôve et y pénétraï sans bruit. Après quelques minutes d'attente, DARGBLOSSE à son tour devait m'y rejoindre.

Il retira bruyamment le couvercle métallique de la 2e latrine et durant ce temps, je grimpai sur ses épaules et logeai l'outil dans le trou d'aération des W.C., qui se trouvait à 10 centimètres environ du plafond. J'avais repéré ce trou, lors de ma première ascension.

M. DARGELOSSE m'aida à redescendre, regagna son lit et j'en fis de même.

Pour une meilleure compréhension des faits, je dois préciser qu'ayant invoqué le motif de réduire les mauvaises odeurs dans la cellule, j'avais sacrifié une de mes couvertures pour la placer en guide de rideau devant l'entrée des tinettes. Ceci devait surtout nous permettre de disparaître rapidement et d'agir sans être vus.

L'opération "Cache Tarière" fût réalisée de jour, alors que tous les prisonniers étaient là. Personne n'avait remarqué ou prêté attention à notre étrange comportement.

C'est ainsi que durant toute la période d'internement des séries d'opérations de ce genre, furent exécutées, en dépit de la présence des autres prisonniers, à la "barbe" du « mouton » de la cellule et des Allemands.

Pour plus de sécurité, nous avons pris d'ailleurs, tous les trois d'un commun accord, la décision formelle de ne communiquer à aucun des prisonniers, nos intentions d'évasion, nous réservant cependant la possibilité de prévenir nos compagnons du Groupe du Vignau au dernier moment.

Bon gré, mal gré, nous cessâmes toute activité, en prévision de la fouille. Nous attendîmes durant 4 à 5 jours, et toujours rien. "La fouille n'eut pas lieu". Nous reprîmes les conciliabules car il convenait de reprendre le travail. Je me remis donc à l'ouvrage, mais cette fois avec un outil approprié. Je perçai environ 5 à 6 trous dans les planches du plafond par séance, durant les repas ou toilettes des prisonniers hors cellule. Les trous étaient percés côte à côte, en ligne droite. Le couteau corse servait à couper l'épaisseur de bois qui subsistait entre les trous, de façon à assurer une découpe complète des planches.

M. LABOUDIGUE monta plusieurs fois, mais vu son âge, et surtout son manque de souplesse, l'ascension lui était particulièrement pénible. Des semaines d'écoulèrent. Il y eut de nombreux départs. Ils se localisaient en général, le jeudi ou le samedi matin.

Plusieurs châlits de notre cellule se trouvèrent libres. L'un d'eux d'ailleurs, presque à moitié démoli, avait servi à améliorer notre confort. Pour mon compte, j'avais utilisé plusieurs planches et

confectionné une étagère à la tête de mon lit. LABOUDIGUE, avait pris un montant qu'il utilisa pour accéder plus facilement au trou.

Il gardait cette planche dans sa couchette et lorsque venait son tour de travail, il posait une extrémité sur le rebord d'une sorte de judas, ménagé dans le mur et appuyait l'autre sur la cloison opposée.

La planche se trouvait bloquée dans une position inclinée, ceci lui servait de tremplin pour pouvoir travailler dans une position plus commode pour lui (voir plan cellule).

Dès lors, nous perçâmes à tour de rôle, sacrifiant à chaque fois le 1/4 de sortie, ou la toilette ou le repas de midi pour travailler au trou.

Je me souviens d'avoir opéré en pleine nuit, durant le sommeil des prisonniers, un violent orage venait d'éclater, j'avais pensé pouvoir utiliser le bruit de tonnerre pour couvrir le grincement de la tarière pénétrant dans la planche.

Comme d'habitude, j'étais monté en souplesse, mais dans le noir absolu. J'avais atteint le plafond, ayant évité les chocs sur la cloison qui risquaient de réveiller un prisonnier nommé DUHOUX dont le châlit se trouvait accolé à la cloison des W.C.

J'avais commencé à percer quelques trous, durant les coups de tonnerre, lorsque brusquement DARGELOSSE pénétra dans l'alcôve et me chuchota "Attention, voilà quelqu'un". Il remua bruyamment le couvercle des tinettes puis il sortit. Je restai suspendu dans les airs, retenant ma respiration. J'entendis un pas feutré. Un prisonnier hollandais, atteint de dysenterie, vint prendre place dans les W.C., juste au-dessous de moi. J'avais une envie folle de rire, la situation était assez drôle, mais bientôt mon sourire se figea. Je pense être resté plus d'un quart d'heure ainsi. Peu à peu l'odeur pestilentielle du malade s'élevait. La fatigue s'ajoutant, j'étais prêt à m'évanouir. Mes jambes tremblaient. Je pressentais ma chute imminente (2 m environ) sur ce prisonnier.

Je n'avais dans cette position, aucun appui pour pouvoir reprendre des forces. Je devais, pour me maintenir entre les deux parois verticales, appuyer d'une part mon dos sur la cloison, et d'autre part exercer une pression continue avec mes pieds sur le mur opposé

C'était ma position habituelle de travail pour percer le plafond, mais jamais elle n'avait duré aussi longtemps.

De plus, je devais réduire le rythme de ma respiration afin de ne pas signaler ma présence à celui qui se trouvait juste au-dessous de moi.

Il me fallut une volonté peu commune pour tenir jusqu'au départ du prisonnier hollandais.

Puis, sans attendre le signal de DARGELOSSE, je redescendis épuisé et regagnai mon lit.

Nous étions début juillet, déjà 44 jours d'internement.

Nous primes la décision, ce jour-là, de rester à deux dans la chambrée ; aussi le matin, juste avant l'arrivée de la sentinelle allemande, je me dissimulai derrière la couverture des tinettes.

LABOUDIGUE me rejoignit à son tour, mais le dernier prisonnier sorti l'avait aperçu, il le signala au gardien allemand. Celui-ci fonça vers les W.C. Instinctivement, nous baissâmes nos pantalons pour nous asseoir, chacun sur une latrine.

L'Allemand souleva la couverture, demeura perplexe quelques instants, puis se mit à nous injurier, tout en nous poussant dehors de la cellule à coups de crosse dans les reins. Après un "Ouf !" de soulagement, nous rejoignîmes la chambrée qui était déjà sous la douche, dans la cour de la prison.

Une seconde fois, nous renouvelâmes notre tentative à deux, mais ce jour-là, personne ne remarqua notre absence au repas de midi. Il ne restait plus que 2 ou 3 trous à percer pour arracher les 2 planches jointives du plafond. Ceci fût fait assez rapidement, ensuite, la jonction entre les trous fût terminée à l'aide du couteau.

Un dernier effort nous permit de repousser les planches par-delà le grenier, nous étions tous les deux, trempés de sueur, la poussière et la suie venant du grenier nous tomba sur les cheveux et sur le dos, ce qui n'arrangeait rien. Je passai ma tête dans le trou que nous venions de terminer. "Il faisait noir".

De légers filets de lumière filtrant au travers des tuiles, me permirent de distinguer la charpente massive de la prison. Nous nous trouvions dans un grenier sans issue.

DARGELOSSE qui remontait de la toilette avec le restant de la chambrée nous avait apporté une gamelle d'eau pour nous laver. Ce fut fait sous la couverture, nous n'étions pas très à l'aise pour faire cela, mais qu'importe, seule notre mission comptait.

La chance nous favorisait, tout jusqu'à présent avait été réalisé selon nos plans. Cependant, ce même jour, un appel d'air assez important créé par l'ouverture que nous venions de pratiquer dans le plafond, provoquait un étrange et imprévu balancement de la couverture qui cachait l'entrée des W.C.

Ce fut DARGELOSSE qui s'aperçut en 1er de cette anomalie et un prisonnier devait en faire la remarque par la suite.

Il y avait nécessité de boucher immédiatement le trou ménagé dans le plafond avec une couverture pour supprimer l'appel d'air. LABOUDIGUE s'occupa de cette opération durant le 1/4 d'heure de promenade. Lorsque nous remontâmes dans la cellule, le balancement avait cessé.

La vie de chambrée reprit normalement, deux nouveaux prisonniers furent introduits sans ménagement dans notre cellule.

C'est par eux que nous apprîmes avec joie le débarquement des Américains en Sicile, Ce jour-là, un chant que nous connaissions tous s'éleva. Une chambre, au rez-de-chaussée, avait entonné : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine". Notre cellule reprit aussitôt. Nous débordions d'espoir ; l'étincelle avait jailli et dans un chœur infernal, 300 prisonniers éclatèrent de joie et de haine. C'était, je pense, entre le 15 et 20 Juillet.

Ce fut pour nous tous, un mirage de liberté. On vit les Allemands courir de ci de là, hurlant, vociférant ; des coups de feu furent tirés en direction des fenêtres, puis une à une les chambres furent envahies par les sentinelles, baïonnette au canon et, lorsque le dernier couplet du chant fut terminé, tout revint dans le calme.

Nous fûmes privés de nourriture durant cette journée, mais l'heureuse nouvelle nous aida à surmonter plus aisément cette dure épreuve.

Nous cessâmes toute activité durant quelques jours, pour reprendre le Samedi 24 juillet. LABOUDIGUE voulait que je monte dès le matin "C'est impossible, lui dis-je, c'est le jour de distribution des colis !" Il était impératif que je demeure dans la cellule, au cas où la sentinelle m'aurait appelé pour me remettre le colis que j'attendais. LABOUDIGUE l'admit et je restais allongé, attendant patiemment d'être appelé.

Je dois dire que notre prison, que je ne connaissais pas avant d'y être interné, se trouvait précisément dans le quartier St Michel (actuellement Jules Guesde) où j'avais passé toute mon enfance. Elle se trouvait exactement à 600 m à vol d'oiseau du domicile de mes parents, situé 69, rue des Récollets (actuellement rue Achille Viadieu).

Au sujet du colis que mes parents me faisaient parvenir régulièrement, il m'apparait indispensable de préciser les faits suivants. Les gardiens allemands recevaient, tous les samedis matin, les parents des détenus qui arrivaient de toutes les régions du Sud de la France. Ces gens apportaient, des conserves, charcuteries, vins, fromages, cigarettes et autres denrées fort rares. Les Allemands acceptaient tout, pour rassurer les familles, et d'autre part, pour festoyer avec les meilleurs produits déposés. Car à part le linge propre, rien ou presque n'était remis aux prisonniers concernés.

Mes parents se doutaient de l'affaire, et au lieu de m'envoyer ces genres de victuailles, ma mère me préparait une simple gamelle de soupe à base de crème d'orge ou flocons d'avoine "Heudebert". Ce potage, pleins de vitamines, n'offrait aucun attrait aux occupants, mais pour nous, elle constituait un fortifiant efficace qui nous était indispensable, vu le régime restrictif que nous subissions.

J'attendais donc mon fameux colis de soupe, l'heure avançait et toujours point de colis. Le maigre repas de midi terminé, nous remontâmes dans la cellule. LABOUDIGUE revint aussitôt à la charge et me glissa à l'oreille "Il faut que tu montes maintenant ! Nous perdons beaucoup de temps, tout va échouer !".

Mon refus fut absolument catégorique ! Je priai LABOUDIGUE de ne pas se fâcher et tentait de lui faire admettre l'éventualité d'une distribution de colis l'après-midi.

"C'est impossible me dit-il, cela ne s'est jamais produit depuis notre arrivée ici !". Il avait parfaitement raison, mais guidé par une sorte d'intuition, je persistais à ne pas monter. "J'en ai assez, il ne faut plus attendre, je laisse tout tomber, débrouillez-vous !" me dit-il. Puis il s'en fût vers son lit en grommelant. Quant à DARGELOSSE, il n'avait soufflé mot. Excédé des manières de LABOUDIGUE qui risquaient d'attirer l'attention des autres, fâché aussi, je me couchai sur mes couvertures, et demeurai ainsi plus d'une heure pensant à mille choses. J'avais repéré, au cours de mes promenades, le haut mur mitoyen de l'église St Stanislas et de la prison. Il débordait du faite du toit d'un mètre environ. Il était donc quasiment impossible de voir ce qui se trouvait derrière. De toute façon, j'étais convaincu qu'il existait un espace entre ledit mur et l'église du collège. J'étais perdu dans ces pensées lorsque j'aperçus LABOUDIGUE assis au pied de mon lit. "Eh bien ! je vais y monter moi" me dit-il d'un air renfrogné. "Vous ne pouvez pas non plus" lui dis-je, "Et si votre équipe de beloteurs vous appelle pour jouer une partie de cartes ?" - "Ah bah ! me dit-il avec son accent landais, ils ne me demanderont pas ; je vais monter quand même".

Brusquement, un pas se fit entendre dans le corridor.

Un bruit sourd de clés dans la serrure, et la sentinelle apparaît : "BRAUN, packett". Elle me remit un sac contenant la fameuse gamelle et une bouteille d'huile de foie de morue. Décidément, ma mère pensait à tout. Peut-être avait-elle compris qu'il se passait quelque chose dans la prison en voyant l'état poussiéreux de mon linge.

Je ne sais encore aujourd'hui quelle puissance mystérieuse m'a empêché d'obéir à mes camarades.

Avec un sourire complice, je fixai LABOUDIGUE décontenancé. "Eh bien, maintenant, vous allez voir si je me dégonfle".

Il est évident que toutes ces conversations revêtaient un caractère particulier, parfois interrompu par la présence des autres prisonniers. Nous changions immédiatement de sujet à leur approche. Les premières notes de la Marseillaise sifflées furent adoptées comme signal ; cela signifierait de redescendre aussitôt.

C'était la deuxième fois que je tentais de m'absenter de la chambrée pendant la présence des autres. J'étais tout de même inquiet. S'apercevrait-on cette fois de ma disparition ? A la merci de mes deux

compagnons, je fonçai vers les tinettes. Quelques secondes après, DARGELOSSE me rejoignait et, par le même procédé (bruits faits avec le couvercle) j'entrepris l'ascension avec une souplesse forcée de félin. Le frottement produit par mon dos sur la cloison risquait d'être perçu par DUHOUX. Avec toute la douceur nécessaire, je parvins à l'entrée du trou. Je repoussai la couverture, non sans faire tomber un débris de plâtre. Celui-ci roula sur le dos de DARGELOSSE pour tomber ensuite sur les tinettes. Je pris la tarière logée dans sa cachette habituelle pour la poser dans le grenier. Mes mains cramponnées aux bords de l'ouverture, je parvins à me rehausser, engageai un coude, puis l'autre et, par un rétablissement, je mis un genou sur le bord. J'étais dans le grenier, au milieu de fortes charpentes de bois. Il y avait un enchevêtrement de poutres invraisemblable. Je mis la couverture sur le trou. Marchant sur les coudes, juste au-dessous de l'arête faitière de la toiture, je parvins jusqu'au pignon constitué par le mur mitoyen avec l'église dont j'ai déjà parlé plus haut. J'avais rampé pendant une vingtaine de mètres environ, dans la poussière, franchissant délicatement plusieurs entrants de ferme, j'étais passé au-dessus de la cellule des femmes. J'examinai la toiture constituée par des chevrons normaux et des lattis de 13 mm environ d'épaisseur, la plupart d'ailleurs vermoulus. La tarière que j'avais passée dans la ceinture me permit de percer plusieurs trous le plus près possible du mur et dans une position plus confortable que précédemment. Cette reconnaissance m'avait pris beaucoup de temps et je ne devais point tarder à entendre siffler, très faiblement, les premières notes de la Marseillaise, le signal convenu.

Lorsque je fus auprès du trou, j'attendis la venue de DARGELOSSE. Durant ce laps de temps, je nettoyai les abords de l'ouverture éloignant les déchets, cailloux, plâtre, poussière qui risquaient de tomber bruyamment sur les tinettes.

Quelqu'un venait d'entrer au-dessous de moi, je ne distinguais point la personne. "Hep, vite, c'est moi Alban".

Je redescendis et bouchai le trou. LABOUDIGUE revint à son châlit. Je secouai un peu mes vêtements. Quelques secondes d'attente, je regagnai à mon tour la chambre, très impressionné à l'idée de l'effet produit par ma réapparition. Rien d'anormal.

La chance restait notre compagne.

Deux jours après le trou pratiqué dans la toiture était terminé. Il me fut possible de soulever et de pousser légèrement les tuiles vers le bas. Il fallut attendre le lendemain pour repérer de la cour si cette légère ouverture attirerait l'attention des sentinelles allemandes. Il n'en fut rien, l'orifice ne se voyait pas.

Les journées suivantes furent réservées à la préparation de notre équipement. J'avais confectionné 3 musettes avec un sac de couchage que nous avions dérobé. En guise de fil, j'avais simplement réutilisé celui de la toile. LABOUDIGUE et DARGELOSSE avaient récupéré également plusieurs toiles de paille. Nous avons eu ? un jour, la permission de changer de paille.

Par suite du départ de prisonniers, plusieurs lits se trouvaient vides. Mes deux coéquipiers avaient descendu deux paillasses chacun et au lieu de les garnir toutes avec la paille fraîche, ils conservèrent deux toiles vides. J'avais, de mon côté, subtilisé trois couvertures. Trois couvertures et quatre demi-paillasses nouées suffiraient pour descendre la hauteur que nous avions déterminée approximativement. Le tout fut monté et jeté par le trou du grenier pour le départ. Je montai également une paire de brodequins que mes parents m'avaient fait parvenir. Le linge de rechange fut entassé dans les musettes et caché dans les valises.

Celles-ci devaient rester dans la cellule pour ne point attirer l'attention des autres. Tout était prêt le vendredi 30 Juillet.

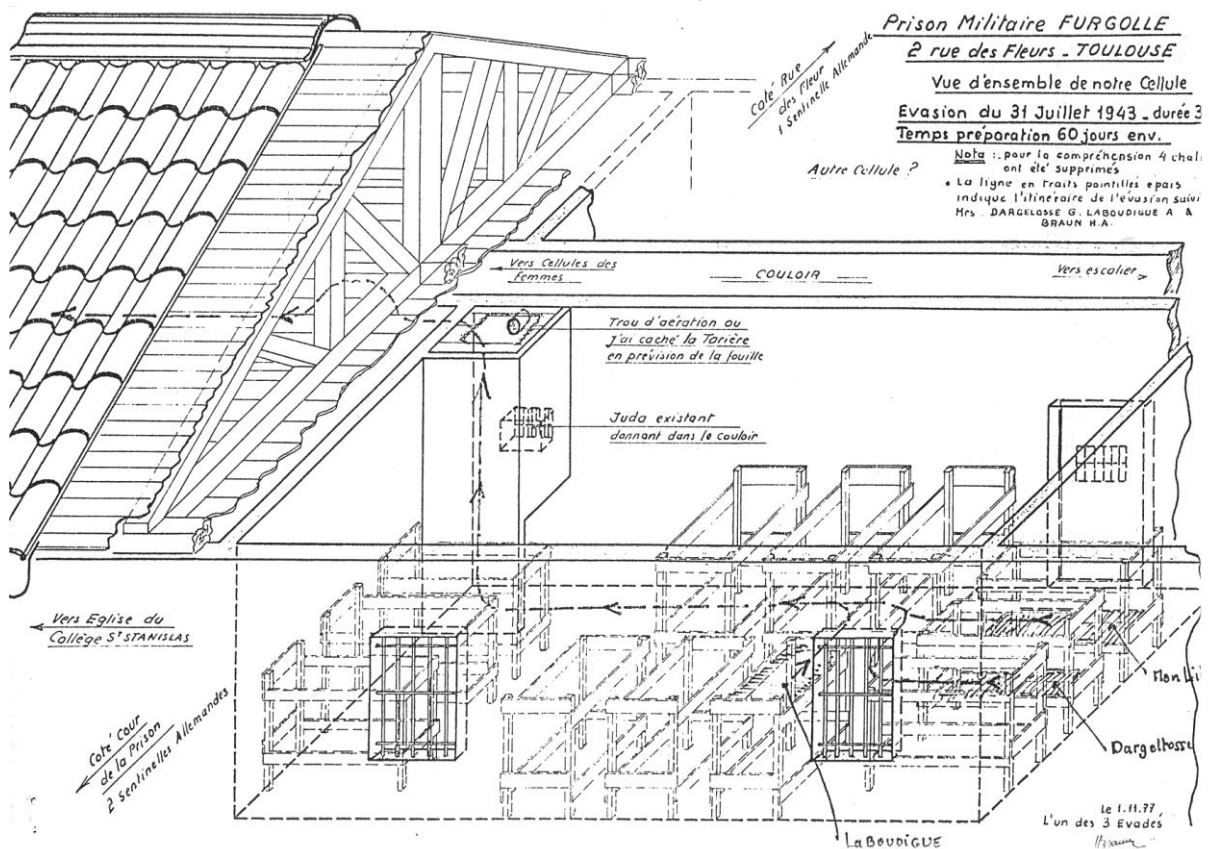
Il fut décidé que nous partirions le lendemain samedi, peu de temps après l'appel de 21 h. Il va sans dire que nous étions dans un état de surexcitation particulière. Je ne saurais décrire l'état d'oppression dans lequel nous nous trouvions. Avec une impatience marquée, nous attendions le fameux grand jour, inquietS du résultat d'un travail accompli après tant de peine et d'acharnement. Nous avons mis, en effet, deux mois pour en arriver là, avec une nourriture insuffisante, infecte, sur laquelle je ne m'attarderai guère.

Entre temps, et comme nous en avons convenu au départ, DARGELOSSE avait informé de nos intentions, les autres membres du Groupe du Vignau. Je fus à la fois surpris et peiné de connaître leur décision qui se traduit par un refus de nous suivre. En ce qui nous concerne, nous nous savions condamnés depuis l'interrogatoire de Mont-de-Marsan, en aucune manière, leur décision ne pouvait nous influencer. Je demeurai persuadé que notre évasion ne pouvait qu'entraîner une réduction de peine pour nos compagnons d'infortune.

Le samedi matin du jour "J" vint enfin. Je reçus mon colis habituel que je ne partageai plus qu'avec DARGELOSSE et LABOUDIGUE.

Ce jour fut également le plus long pour nous, Et lorsque la nuit vint, le commandant de la prison fit l'appel comme de coutume à 21 h. Rien ne laissait trahir le moindre doute à notre égard. Tout semblait normal. Ce soir-là, DARGELOSSE était plus en gaité que d'ordinaire. Il parvint à faire chanter tous les prisonniers de la cellule.

Vers 10 h 30, le silence régnait dans toute la prison, et dans notre chambrée, seuls quelques tousotements venaient trahir le calme.



Quelqu'un s'approcha furtivement de mon lit, c'était LABOUDIGUE. Il me chuchota à l'oreille "Nous sommes prêts, je crois que tu peux monter". Nous avons convenu que je monterais le premier et irais fixer la corde à la ferme du toit pour la passer par-dessus le mur. Entre temps, mes camarades s'aideraient mutuellement pour éviter de faire du bruit en vue de me rejoindre sur le toit.

Sur la pointe des pieds, je traversai la cellule, LABOUDIGUE, derrière moi, fit du bruit avec les tinettes, me donna un coup de main pour me hausser plus facilement et aussi pour économiser mes forces. Quelques minutes après, j'étais près du dernier trou, près du mur de l'Eglise. J'amarrai la corde soigneusement et sans hâte, puis me hissai sur le toit. Je crois qu'il faisait clair de lune. Je regardai par-dessus le mur pour essayer de repérer l'endroit où nous devions descendre. Mais, horreur, un mur à pic sombrant dans un gouffre profond et noir.

Je n'avais pas connu, jusqu'à ce jour, d'impression plus désagréable. Le niveau du sol semblait beaucoup plus bas que celui de la cour de la prison, d'autant plus bas qu'il faisait noir, extrêmement noir, tout en bas.

Me ressaisissant, je pris l'extrémité de notre corde de fortune et, assis à cheval sur le mur, je la laissai glisser doucement dans le vide, en évitant d'accrocher les nœuds à la toiture et, d'autre part, de frotter le mur.

Je me trouvais dans une position extrêmement dangereuse. J'étais entre deux feux pour ainsi dire, à ma droite, la cour de la prison, avec ses deux sentinelles, à ma gauche, le place des Hauts Murats où se trouvait une autre sentinelle faisant les 100 pas devant sa guérite. Il ne fallait pas tousser. Le moindre bruit ; c'était l'échec et la mort certaine. C'est donc avec d'innombrables précautions que j'effectuai cette opération. Mais au fur et à mesure que la corde descendait le long du mur, son poids augmentait ; j'eus toutes les peines du monde à tenir cette file de couvertures à bout de bras. Mon calvaire prit bientôt fin, mais avec stupeur, je devais constater que l'extrémité se distinguait parfaitement. Pas de doute, ma première impression ne m'avait pas trompé,

La corde était trop petite ; il devait manquer approximativement 3 à 4 m. C'était peu de chose, mais sauter à l'aveuglette d'une telle hauteur sans savoir où l'on aboutirait me paraissait un problème assez important. Comment faire ? J'agitai quelque peu la corde pour bien remarquer l'extrémité. Effectivement, celle-ci était constituée par une toile de paille fendue en deux, longitudinalement et je l'apercevais assez nettement. Après réflexion, je décidai de pousser une reconnaissance vers l'autre pignon de la maison, il y avait une quarantaine de mètres à faire sur la toiture et il était nécessaire pour cela de repasser à nouveau entre les deux postes de garde allemands. Il me semblait que de ce côté-là il y avait continuité de toitures avec celles d'autres maisons voisines. Je savais aussi que dans cette direction, il y avait une clinique dans laquelle j'avais été opéré du doigt.

Mais que faisaient donc mes deux compagnons ? Voici près d'une demi-heure que je me trouvais seul sur le toit ! Abandonnant la corde à son sort pour effectuer ma reconnaissance, j'empruntai la ligne faitière de la toiture en progressant sur les mains et les genoux. Au passage, j'aperçus dans l'encadrement éclairé d'une fenêtre d'une maison située vis à vis de l'entrée de la prison, un vieux monsieur lisant un journal dans son fauteuil (le couvre-feu n'était pas encore en vigueur à Toulouse). Ce monsieur était loin de se douter de ma présence insolite sur le toit.

Pas de doute, nous pouvions également nous évader si nécessaire de ce côté. Je revins donc vers mon point de départ, côté église. Mes deux coéquipiers venaient d'arriver. LABOUDIGUE ne voulut point fuir par les toits. Il me proposa de redescendre dans la cellule chercher deux couvertures de plus.

J'acceptais bien sûr car il n'y avait pas de remplaçant, DARGELOSSE me prévint "Fais attention "Petit" me dit-il, nous avons fait du bruit en passant par le-trou, nous avons réveillé un prisonnier qui nous a insultés mais heureusement, il ne s'est pas levé pour voir ce qui se passait.

Je revins donc dans la chambrée, je crois avoir mis environ un quart d'heure pour effectuer cette nouvelle descente. J'étais en sandales. Je pénétrai dans la cellule où, par chance, le calme régnait. La plupart des prisonniers ronflaient. A pas feutrés, je filais vers le lit de DARGELOSSE et de LABOUDIGUE, pris deux couvertures, en fis un ballot et retournais, avec mille précautions, rejoindre mes camarades dans le grenier. Seul, un léger bruit inévitable, dû au frottement de mes vêtements sur la cloison vint troubler le silence, mais personne n'avait entendu.

Durant ce temps, mes deux coéquipiers avaient remonté la corde. Les couvertures que j'apportais furent nouées et vérifiées, nœud par nœud. Quelques minutes après, la corde rallongée se balançait à nouveau dans le vide.

J'entrepris alors, ce que je considérai comme la plus difficile et la plus dangereuse opération de l'évasion : la reconnaissance du gouffre, sans espoir de retour, sachant que mon état physique du moment ne me permettrait pas de remonter. Il convenait donc d'aboutir.

Je franchis le mur, la tarière enfilée dans la ceinture.

Mes jambes enserrant la corde, mes mains agrippant l'arête du mur, je me laissai glisser lentement. Lorsque je fus suspendu entièrement dans le vide, j'eus la désagréable surprise de sentir les fils de la paille s'étirer dans mes doigts. Il me semblait à tout instant que la corde allait rompre. Tremblant à l'idée d'une chute imminente, je continuai cependant à descendre lentement, évitant les à-coups à hauteur des nœuds.

Mon pied prit enfin contact avec la terre ferme. Il faisait noir, et tel un aveugle, les mains en avant, je marchai quelques mètres, mon pied heurta quelque chose. Cherchant l'objet, je découvris, au toucher, un pot de fleurs. Je me trouvais, par déduction, dans une cour et, par conséquent, il devait y avoir une sortie. Je parvins jusqu'à un mur que je longeai, non sans heurter au passage quelques ferrailles. Je découvris une grande cavité dans le mur.

Avançant toujours à tâtons dans le fond de cette dépression, je trouvais une porte capitonnée qui s'ouvrit sans difficulté. Il n'y avait point de serrure, seul un verrou défectueux se trouvait à l'intérieur

Je pénétrai ensuite dans une espèce de corridor en forme de demi-cercle. Je trouvai une seconde porte que j'ouvris aussi facilement que la précédente. Une odeur d'encens me saisit, j'étais dans l'église.

Fier de ma découverte, je revins à mon point de départ, et j'agitai la corde comme convenu, le ciel me paraissait plus clair que d'habitude. J'attendis un peu, je ne pourrais dire exactement s'il s'agissait de minutes ou de secondes. J'étais extrêmement impatient. Brusquement, je vis une ombre se profiler dans le ciel, en même temps, une sonnerie retentit, longue et lugubre ; elle vint meurtrir le silence qui nous entourait, m'impressionnant vivement. "S'en est fait, c'est l'alerte, tout est perdu !" pensai-je.

DARGELOSSE descendait en trombe. J'avais à peine réalisé qu'il était près de moi. Je prêtai attentivement l'oreille, aucune rumeur anormale à signaler. Le calme le plus complet régnait dans tout le secteur de la prison.

DARGELOSSE fit une reconnaissance à l'intérieur de l'église, et je l'entendis m'appeler, car, dans le noir, il ne retrouvait plus la porte d'accès. Je l'aidais aussitôt à me rejoindre le guidant par la voix et au moment même où nous revenions au pied de la corde, celle-ci se mit à remonter lentement. Sur le moment, je fus surpris, mais par la suite, elle redescendit à même vitesse, mais avec nos trois musettes.

LABOUDIGUE descendit ensuite, mais à 2 m du sol, la corde cassa et, en tombant, il se foula la cheville. Il avait attendu lui aussi, en haut, pour connaître l'origine de la "sonnerie"

C'était un simple appel téléphonique.

Il était écrit que nous devions nous évader à trois. LABOUDIGUE avait pensé à nos musettes, mais il avait oublié là-haut, sous le toit de la prison, "nos chaussures". Ceci n'était pas grave.

En traversant l'église, DARGELOSSE trouva une boîte remplie de bouts de chandelles, presque inutilisables, et une boîte d'allumettes derrière l'autel, près d'un chandelier. Il nous fût possible ainsi d'y voir un peu plus clair. Nous nous dirigeâmes vers la porte de sortie de cette église. En fait, devant nous, il y avait 3 portes. Je pris celle de droite qui nous découvrit une montagne de chaises dissimulées sous des draperies couvertes de poussière. J'ouvris celle d'en face, j'aperçus une bâtisse de 2 à 3 étages aux fenêtres identiques et pensais me trouver dans la cour du Collège. Je refermai aussitôt et ouvris la troisième à ma gauche qui donnait sur une rue sombre. "C'est par là !". Je laissai la tarière derrière la porte à l'intérieur de l'église. Nous franchîmes une grille d'un mètre cinquante environ. LABOUDIGUE avait des difficultés pour marcher. Il était près de minuit. Nous avons mis trois heures pour sortir de prison.

Mes compagnons se fièrent désormais à mes décisions. Je poussai une reconnaissance vers la rue à droite qui semblait plus éclairée et, à pas furtifs, m'approchai, lorsque je distinguai un renforcement vivement éclairé, je perçus un bruit de pas : la sentinelle. Je revenais, sans m'en douter, vers l'entrée de la prison.

Je rebroussai chemin aussitôt. Nous primes donc la petite rue sombre que nous avions aperçue en premier lieu. Celle-ci débouchait place des Salins. J'eus beaucoup de peine pour m'orienter, ma mémoire me faisant défaut.

J'étais cependant Toulousain d'adoption ; voilà 18 ans que j'habitais Toulouse et je ne me souvenais plus de la configuration de la ville, ni du nom des rues. Il me fallut plusieurs minutes pour retrouver mes esprits. Place des Salins ? Je me souvins brusquement d'une connaissance. Une amie éclairieuse que j'avais d'ailleurs prévenue de mon évasion, mais sans préciser de date. Je sonne, personne ne répond. J'emmenai ensuite mes camarades, rue de la Dalbade. Une autre Éclairieuse, Marie-Françoise B. habitait au numéro 16. Je sonne. Après une attente prolongée, la concierge nous répond que Mademoiselle B. est partie en vacances à Annecy. Après avoir suivi la rue Nazareth, traversé la rue Ozenne puis la rue Perchepinte, je m'arrêtai au 2, rue Ninou.

Là habitait un autre camarade éclairieur, DARBEFEUILLE, totemisé "Ours". Nous frappâmes, personne ne répondit. Il devait être minuit trente environ. Songeant brusquement à un de mes amis, DUPUY, Artisan et Réparateur de CYCLES & MOTOS, je laissai mes compagnons devant la demeure de DARBEFEUILLE en leur disant : "S'il descend, dites que vous venez de la part de "Cobaye".

« Cobaye » était mon totem dans la Fédération Scoute E.D.F. Je me dirigeai donc chez le marchand de bicyclettes DUPUY, à quelques pas de là, à l'entrée de la rue Montoulieu Vélane, près de l'Épargne. Je sonnai à sa porte, il ne tarda pas à m'ouvrir. En quelques mots, je lui expliquai ma situation. Sans hésiter, il m'offrit l'hospitalité.

Quelques secondes après, je vis arriver LABOUDIGUE et DARGELOSSE. La maman de mon camarade DARBEFEUILLE avait fini par descendre mais en voyant mes deux compagnons en sandales, musettes blanches et figures sales, à une heure aussi tardive, prit peur et se mit à crier dans la rue. Ils eurent beau s'expliquer, il n'y avait pas moyen. Craignant que tout le quartier soit sur le point d'être ameuté, mes amis prirent la fuite précipitamment. Et c'est ainsi que je les hélai au passage.

DUPUY nous reçut parfaitement et nous logeâmes ainsi à une cinquantaine de mètres tout au plus, du Quartier Général de la 18e région, occupée par les Allemands.

Notre hôte nous conduisit au grenier et nous donna un duvet sur lequel nous tombâmes pour sombrer dans un profond sommeil.

Dès 6 h. du matin DUPUY vint nous voir. "Vous savez, dit-il, je ne pourrai pas vous héberger plus longtemps, je n'ai pas confiance en ma femme de ménage, elle est très bavarde". Je priai DUPUY de mettre une bicyclette à ma disposition pour me permettre de trouver un nouvel abri.

Vers 7 h, le dimanche 1er Août, après avoir fait un brin de toilette, revêtu une chemise kaki et un pantalon de ski bleu marine (genre tenue de la Milice) je me dirigeai vers le quartier des Minimes en longeant le Canal du Midi. Arrivé au terminus du tramway n° 10, je me présentai chez une autre éclaireuse, Hélène LEGRAND, dite "PLIK souriant" au 72 ou 112, de l'Avenue des Minimes.

Elle consentit à nous abriter dans son grenier, à l'insu de ses parents et surtout de son grand-père, ancien Officier de Marine, favorable au régime de PETAIN et à l'organisation de Darnand.

Très heureux, je repris donc le chemin que j'avais emprunté et remerciant vivement DUPUY de son accueil, j'invitai mes deux compagnons à prendre le tramway n° 10, au Monument aux Morts, en les priant de m'attendre au terminus.

Tout se passa parfaitement. Nous restâmes trois jours dans le grenier, ravitaillés et renseignés par les Eclaireurs qui se dévouèrent entièrement à nous.

Nous prîmes contact par la suite avec la Résistance, où je repris une nouvelle identité : Bernard BARET, né le 17 février 1927 à Abbeville "Somme". Ainsi en règle, muni de cartes de textile et de ravitaillement, je regagnai les Landes en voiture, conduit par H. SEMPE, grossiste d'Armagnac bien connu dans le Midi. Nous fûmes emmenés tous les trois jusqu'au HOUGA (Gers) à proximité du Département des Landes et à 10 kms environ du lieu de mon arrestation précédente.

Dans la crainte d'une nouvelle arrestation, nous nous séparâmes tous les trois.

Je jure sur l'honneur l'authenticité des faits écrits ci-dessus.

Fait à Doulaincourt, le 24 AVRIL 1978

BRAUN Albert-Henri